

LIVRES

SEUL L'AMOUR PEUT TE BRISER LE CŒUR

RÉCIT

DAVID SAMUELS

Le journalisme tel que l'exerce David Samuels, fait de littérature, de temps, de « je », n'existera bientôt plus. Vingt années de ses reportages sont réunies ici.

TTT

Pour savoir où l'on va, il ne faut pas esquisser les préfaces. Il y en a une pour chacun des deux recueils accouplés, tête-bêche, en un seul volume. Elles sont écrites comme des chants funèbres qui s'accordent à l'enchaînement des titres, un pour l'excitation (*Seul l'amour peut*), l'autre pour la dépression (*Te briser le cœur*). David Samuels vient tout juste de passer le cap de la cinquantaine et il vit dans sa chair l'effondrement d'une passion à laquelle il a consacré son existence. Le journalisme, dont il est l'un des génies américains, le journalisme qui débordait d'énergie littéraire, le journalisme qu'on disait « nouveau » dans les années 1960 de Tom Wolfe, Joan Didion ou Norman Mailer, ce journalisme est aujourd'hui moribond. Il se racornit et s'efface, se débat et respire à peine. Bientôt, il n'existera plus.

Cette compilation d'articles est son chant du cygne. Les magazines manquent d'espace, de liberté, de financement à offrir à leurs auteurs. Les magnats des nouveaux médias et leur esthétique de l'urgence et de l'info jetable fixent les règles d'un jeu qu'a déserté tout désir de littérature. « *Un jour leur histoire sera dite*, écrit Samuels. *Mais où ? Au revoir, et que Dieu vous bénisse – éditeurs, rédacteurs en chef, correcteurs, etc. Je vous suis sincèrement reconnaissant du dur labeur qui fut le vôtre et qui transparait dans ces pages.* »

Installé à Brooklyn, David Samuels se vit comme le dernier des Mohicans, le dernier aventurier de la presse, le dernier à prendre la route et à battre le pavé (« *Que se passera-t-il lorsque j'aurai succombé à une vraie crise cardiaque ? Qui sera là pour vous raconter le monde dans lequel nous vivons ?* »). Il se gonfle d'importance et n'a pas tout à fait tort. Ses articles, écrits entre 1994

et 2016 et rassemblés aujourd'hui en volume, sont des récits fantastiques, qui traquent jusque dans ses moindres détails l'expression d'une désillusion collective. Ils mettent en scène une Amérique pittoresque, un pays « *de doux dingues et de célibataires endurcis, de francs-tireurs et de vieux routiers* »,

Alors qu'il a atteint la cinquantaine, le génial Américain se vit comme le dernier aventurier de la presse.



qui n'est pas sorti indemne des années 1960 pendant lesquelles il rêva trop fort et trop haut. A Woodstock, en 1999, le journaliste se promène longuement, désabusé, sur le site d'un festival qui promet de rallumer la flamme originelle et se termine dans la panique et les feux de colère, « *la désintégration progressive des liens unissant deux cent vingt-cinq mille personnes* ».

Le mercantilisme est un poison qui se glisse partout. Des communautés éclatent, d'autres se recomposent en bataille. Dans l'Oregon, Samuels s'attarde longtemps pour décrire la naissance des Black Blocs et l'émergence d'un mouvement antimondialiste. A Las Vegas, il brosse in vivo le portrait fouillé d'une famille Loizeaux dont la spécialité est d'abattre les immeubles. Il les rencontre au moment où ils pulvérisent le légendaire casino Sands, où Sinatra plana sur la mémoire collective. « *La démolition est un acte singulièrement américain*, écrit-il, *l'expression concise et visuellement fascinante de la conviction selon laquelle l'histoire est transitoire, un nouveau commencement toujours inéluctable.* »

Déployés comme de longues nouvelles, rédigés souvent à la première personne, les reportages de Samuels prennent le temps de l'approche, de l'observation et du dialogue. Qu'il aborde Kurt Cobain ou Jay Z, un croisé anti-avortement ou un illuminé de la bombe atomique, des travailleurs d'une centrale nucléaire ou des fondeurs de courses de lévriers, il prend tout son temps, il ne compte rien, ni les jours ni les mots, comme s'il savait déjà que la chandelle brûle par les deux bouts. Avec le goût de l'absurde et la mélancolie à fleur de peau, il enregistre les silhouettes et les paysages, les flux d'énergie et de pensées qu'il mêle aux siennes. Il met à nu une foule de solitudes qui coagulent sous sa plume pour former une communauté étrange. Celle qui peu à peu devient le pays de Trump, les états désunis d'Amérique. — **Laurent Rigoulet**

| *Only love can break your heart*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Louis Armengaud Wurmser, Johan-Frédéric Hel Guedj et Mikaël Gómez Guthart, éd. du Sous-Sol, 560 p., 24,50 €.